

Eh oui, c'est moi, Michel Hadrien, c'est bien moi qui les ai appelés, c'est bien moi qui ai appelé mon père et mon frère, eux que je n'ai pas vus depuis près de cinquante ans. Mais qu'est-ce que cinquante ans, ce demi-siècle ? Regarde, essaie de regarder, Michel Hadrien. Observe ce temps immense, survole un désert avec ses dunes de sable gris et ses roches rouges, un océan aux vagues molles, imagine, Michel Hadrien. Plaines, collines effacées où passe un vent tiède, doux, ou bien une bise glaciale, ou bien une grande tempête. C'est le passé, Michel Hadrien, c'est ton passé, c'est le nôtre.

Car c'est loin, c'est bien loin : 1954, année cruciale pour nous trois, Michel Hadrien, et le frère, et le père.

Enfin il a fallu les appeler parce qu'on ne peut tout à fait oublier ceux qui me croyaient disparu. Disparu, oui, bien disparu, moi, Michel Hadrien, moi enfui pour toujours, ou bien mort, qui sait ? Qu'étais-je, pour le père, pour le frère ? J'étais sûrement réduit à une pure absence, rien, rien, absolument rien.

Mais examine-toi, Michel Hadrien. Eh bien oui, c'est toi, c'est bien toi, le disparu Michel Hadrien.

Alors... Alors Michel Hadrien attend, et il surprend son image dans une glace.

Est-il semblable à son père, ce Simon Hadrien qui en 1954 était plus jeune que le fils, aujourd'hui ?

1954 ?

Et aujourd'hui ? Mon père et mon frère, ils comptent pour moi, ils pèsent dans ma vie, encore, je l'ai constaté,

je l'ai éprouvé. Oui, ils s'imposent, le père qui m'aimait et le frère qui me détestait.

Le père à qui je ressemblais, paraît-il. Le même visa que le mien, dirait-on, sur la vieille photographie au bord dentelé, la seule que j'aie de lui, un homme de quarante-trois ans, à peu près, en 1954.

1954. Un demi-siècle est donc passé, avec lenteur, ou la rapidité de l'éclair, c'est comme on le considère, suivant le moment, les circonstances.

On est troublé par ce temps, on grimace, on ne sait pourquoi, et puis on sourit, peut-être pour compenser, pour neutraliser.

1954. Le père avait donc quarante-trois ans. On compte, on estime, une nouvelle fois, et l'on constate que ces yeux que l'on a contemplés, ces lèvres minces, ce front plissé, c'est bien lui, Simon Hadrien, le père, c'est donc moi, le fils, Michel. Lui, plus de quatre-vingt-dix ans aujourd'hui, et moi presque septuagénaire.

Tu avais une chevelure brune, père, une belle chevelure bouclée, et moi je suis blanc, presque chauve.

On voit dans la glace. On est bien Michel Hadrien, on voit cet homme qui est soi, on le distingue, et puis on pénètre en lui, on va plus loin, on va plus loin que ce visage brumeux, on capte, on essaie de capter.

Michel Hadrien a dépassé, largement dépassé la soixantaine, donc. Michel Hadrien recule d'un pas et s'examine, et aperçoit un homme riche, avec des vêtements bien taillés, stricts. On devine, n'importe qui devinerait l'importance de ce personnage, sa situation sociale enviable. On lit, on se situe dans le regard des autres, on est le regard des autres, car ce doit être possible de deviner, d'imaginer. Oui, on acquiert une certitude : je suis ainsi pour eux, pour ces gens qui vont et viennent dans le hall de la gare, pour ce jeune homme hésitant, par exemple, disponible, ou pour cette femme peut-être en quête

d'aventure, pour n'importe qui. Mais considérons cette femme. Pourquoi elle ? Pourquoi pas elle ?

On l'a donc choisie, c'est le hasard. Non, elle ne recherche rien, elle pourrait être une mère de famille, sage. Imaginons, admettons que son fils est malade, qu'il est loin, qu'elle songe à le rejoindre. Le train part tout à l'heure et elle examine les horaires. On peut tout inventer à propos d'une inconnue. Peut-être... Peut-être est-elle une autre femme, une prostituée qui a peur de son mec et qui va s'installer ailleurs pour exercer librement son métier. Tout est envisageable, n'est-ce pas ? Tout est le présent, le passé se dissout et l'on est là, simplement.

Michel Hadrien, qui es-tu ?

À leurs yeux, à ceux-là, je ne suis sans doute qu'une silhouette, un homme, presque un vieillard, bien installé dans la vie, avec un joli compte en banque, peut-être un gros propriétaire d'immeubles.

Tout ça, toutes ces suppositions, on les met dans leurs esprits, c'est facile. On trouve d'autres hypothèses ? Voilà un jeu que le jeune Michel Hadrien pratiquait, il y a des dizaines et des dizaines d'années.

À moins... À moins qu'ils m'examinent attentivement, ces gens-là, dans la gare, et qu'ils pensent : nous sommes semblables, de simples êtres humains.

Pourquoi pas ?

Non, c'est peu probable.

Celui-là, tiens, ou bien celle-ci, un jeune homme rougeaud, une femme enceinte.

De moi bâtissez une personne, construisez, édifiez un homme complexe, et puis faites-le basculer, anéantissez-le.

Supprimez-moi, supprimez-moi de la réalité comme j'essaie de supprimer un passé de cinquante ans.

Mais non, la tâche est impossible.

Vous êtes comme moi, nous sommes comme tout le monde

Puisque nous sommes, puisque nous existons.

Michel Hadrien est en avance de près d'une demi-heure. Voyons... Il les accueillera... Mon père, mon frère, vous voilà, nous voilà rassemblés. Eux que je reconnaitrai facilement, malgré tout ce temps passé.

Mais Michel Hadrien n'oublie pas que le père est un vieillard de quatre-vingt-dix ans et qu'Henri, le frère, a plus de soixante-dix ans. N'importe, impossible de ne pas les reconnaître !

Tous les trois nous sommes du mauvais côté de la vie, dirait-on, prétendrait-on.

Le père le plus avancé, bien sûr, plus près de la mort, mais tous les trois nous voici ensemble face à la décrépitude.

Michel Hadrien, toi, tu es pourtant rattaché à la jeunesse, en quelque sorte, car tu penses, en cet instant, à une assez jeune femme qui est ta propre femme, et au fils âgé d'un peu moins de dix ans. Et puis tu penses aussi à ta fortune et à tout ce qu'elle peut te procurer. Ton regard s'abaisse, traîne sur le sol, glisse, passe sur un journal froissé, sur un mégot, sur un ticket bleu. Les objets ne te retiennent pas, pas comme il conviendrait. On a dans la tête comme un vertige, on pénètre dans une espèce de brume, et puis enfin on aperçoit la maison : ta maison, Michel Hadrien, la maison que tu partages avec ton épouse Eliane et ton fils Jean. Il y a aussi les domestiques, n'est-ce pas ? On voit d'abord l'extérieur de l'immeuble, les moellons bruns, les pierres de taille blanches, les larges fenêtres, le perron un peu prétentieux, la porte épaisse, forte. C'est bourgeois, comme il convient. C'est ici, chez toi. On y trouve tout le confort, et puis... Outre l'épouse, et le jeune successeur, et les domestiques... Il y a tout. On examine le beau parquet, les meubles anciens, les tentures, les bibelots précieux, les lustres scintillants ; et l'on constate, une fois encore, que tout est riche, que tout est cher, que tout est de bon goût, du goût qu'il convient d'avoir,

qu'elle a, Eliane. Et rien ne manque, on le vérifie de nouveau. Les pièces sont nombreuses, le bureau est impressionnant, les deux salons sont magnifiques. Enfin tout s'expose pour des yeux émerveillés. On pourrait sourire. Mais toi, Michel adrien, tu éprouves encore une réelle satisfaction.

Tout ça, c'est moi !

Une nouvelle fois il ressent cette impression : mes propriétés et moi ne faisons qu'un.

Cette maison, c'est moi, maintenant, l'homme de plus de soixante ans, l'ancien prisonnier, l'ancien garçon jalou-sé par son frère Henri. Oui, cette maison, c'est moi, alors que je m'apprête à recevoir les miens, à renouer les liens familiaux. C'est moi, cette maison, et cette belle femme, cette épouse très légitime car il a été établi les actes pour cela, tous les contrats nécessaires en bonne et due forme. C'est moi, ce fils chéri, chéri comme un successeur, oui, un futur héritier. Jusqu'aux domestiques... On emploie ce mot désuet, domestiques, car on l'aime. Oui, ils sont à moi également, comme les pierres, les sculptures, les balcons, les bois luisants. Ces choses, ces personnes, oui, oui, c'est aussi toi, Michel Hadrien.

Et puis éclate le soupçon. Il ne s'insinue pas, il apparaît tout à coup, dans toute sa force.

Je suis un autre. Un autre qui s'immobilise en plein milieu du hall, dans la foule des voyageurs, parmi les gens qui flânent, aussi. Et l'on considère que l'on est le centre de toutes ces femmes et de tous ces hommes, de tous ces objets.

Et on voit, en cet instant.

On s'applique à voir ces choses près desquelles on est passé, tout à l'heure, il y a une ou deux minutes, ces objets près desquels on avait conscience de passer.

Ce journal froissé, ce mégot, ce ticket bleu.

Cela, cette immobilité que je constate. Cela pour me rappeler que je ne suis pas la maison, le commerce, les

commerces, les belles automobiles, l'épouse, l'enfant, les domestiques. La maison... Non, je suis ici, moi, Michel Hadrien, un homme tout seul

Moi qui attends mon père et mon frère.

On consulte sa montre, on constate qu'il y a encore vingt-cinq minutes à attendre, à passer.

Michel Hadrien se baisse, ramasse le journal. Il n'ose pas s'emparer du mégot et du ticket bleu. On t'observe, Michel Hadrien ?

C'est un journal froissé, déchiré, c'est du papier dont on éprouve l'épaisseur, qui pourrait brûler, se consumer. Il suffirait d'une allumette, et puis on verrait naître une belle flamme. Essaierait-il, lui, Michel Hadrien, l'homme respectable, et tous ces gens le fixeraient-ils d'un regard sévère, lui, un incendiaire dérisoire ? On lirait en eux l'étonnement, l'inquiétude, on verrait des lueurs d'ironie, peut-être.

Pourquoi ce papier que je déploie a-t-il de l'importance, soudain ? Peu importe sa valeur marchande : zéro euro. Il est juste capable de produire une vive lumière. Peu importe ce qu'il contient, tous ces mots imprimés, ces titres, ces fragments de publicité que l'on distingue : la voiture la plus nerveuse... Consommation moins de sept litres... Tout cela est sans intérêt. Même l'image est sans intérêt : une demi-femme, une cuisse, une hanche, une courbe magnifique pourtant, un soutien-gorge, de longs cheveux blonds, et un sourire standard.

Le papier, tout à coup, et ce mégot, et ce ticket bleu, on voit bien que telle est la réalité.

Michel Hadrien ferme les yeux et ce morceau de journal est à l'intérieur de lui-même, maintenant, et le reste, la coupole de la gare, les affiches, les vitres, le kiosque, les dalles, le marbre, le métal, le béton. Et ceux qui s'agitent, et ce vieil homme immobile qui semble perdu, malheureux, et ce bébé qui pleure, là, et cette jeune fille qui éclate de rire, là.

Michel Hadrien revient à lui-même.

Il est un de ces humains dans la gare. Non, il n'est plus sa maison, sa fortune, sa femme et son fils.

Je suis Michel Hadrien, mortel parmi les autres.

Il l'annoncerait et déclencherait la stupeur autour de lui. Je suis Michel Hadrien, je suis sexagénaire, je suis peut-être proche de la mort et cependant je m'apprête à recevoir mon père et mon frère dont je suis séparé de puis cinquante ans.

Mais il marche, se tait, se dirige vers la salle d'attente, le journal toujours à la main.

Il est décidé à le lire, à lire tout ce qui est imprimé. Quand ce sera fini, ce sera peut-être l'heure de l'arrivée du train de Paris.

A quelques mètres de la place où il est installé se trouvent deux clochards. Alors Michel Hadrien suspend sa lecture et il écoute les mots, les mots presque incompréhensibles mais dont on distingue : " Salope ! ". Salope reviens, deux, trois fois, quatre fois. C'est la voix de la colère et du mépris, de la souffrance peut-être. Qui sont-ils, ces clochards ? Michel Hadrien observe. Un gros, barbe grise, des poches sous les yeux, et un jeune, mince, pâle, l'air canaille. Deux autres se sont approchés, deux autres hommes qui s'indignent, qui méprisent, qui souffrent. Comme tous. "Salope !", une fois encore, ça claque. Un bredouillement, un soupir, une exclamation. Et puis il est question d'argent. Bien sûr. Le fric, le pèse, le flouze, le blé... Cela va ensemble : salope... fric... Ils vivent, ces clochards, eux aussi, ils se débattent dans leurs vies.

Michel Hadrien déchire le journal. Il n'en subsiste plus que des fragments. Cela a été une destruction violente.

Il se lève, jette les débris dans une corbeille, puis se rassied.

Et ça continue, à côté : " Salope ! Fric ! "

Alors il se souvient.

Il s'agissait bien d'une femme, en 1954. En 1954, quand son frère Henri l'avait entraîné. " Viens, viens, Michel, je t'invite pour une virée, une tournée dans Paris. Nous irons à Pigalle et il y aura de l'amusement, de la rigolade ! "

La proposition était suspecte, bien sûr

Car Henri haïssait Michel.

Ce sentiment était perçu mais aucune parole de haine n'était jamais prononcée. On éprouvait la haine simplement, lorsqu'on était face à face, on éprouvait cette lourdeur, cette entrave, cette crispation des muscles, cette étincelle dans le regard de l'autre. Henri Hadrien, le frère jaloux, sera bientôt dans cette gare. Il apparaîtra à l'extrémité du hall, et le père l'accompagnera.

Henri Hadrien de maintenant. Celui de 1954 ? Il avait vingt-quatre ans, alors. Moi j'avais... un peu plus de vingt ans. Il faut compter les années, on ne sait plus exactement. Nous étions deux jeunes gens, deux vrais hommes pourtant, déjà, et qui s'opposaient l'un à l'autre. Lui, l'aîné, le fils un peu délaissé par le père. Et moi, Michel, le second, le fils de l'autre femme, de la femme chérie.

Henri le différent, et Michel le différent. Henri costaud, trapu, roux. Et Michel, moi, qui avais cette conscience aiguë d'être tout autre. Henri envieux parce que rejeté par le père. Rejeté ? on, il n'était pas rejeté, mais c'était lui qui s'éloignait, qui se détachait.

Cette réalité n'était jamais dite, mais elle s'imposait avec une force constante.

Oui, le père préférait le cadet, c'est-à-dire moi, Michel. Il y a eu un long passage, de l'enfance et de l'adolescence, où le sourire indulgent du père m'était réservé, il fallait bien le constater, tandis que pour l'aîné c'était... C'était le regard sévère, c'était la remarque dure...

Voilà la marque de ces années-là : un père qui préférait l'un de ses fils à l'autre, Henri qui ruminait en silence son humiliation et mettait de plus en plus en évidence le fait

qu'il était séparé de son jeune frère. Lequel pouvait étaler son contentement et sa vanité, sa fatuité, son inconscience, d'abord, de la haine qu'il provoquait. Et ensuite sa pleine conscience, et l'espèce de joie qu'il en retirait. Cette haine, elle nous marquait tous les trois, le père et les deux enfants. Mais quoi ! on laissait faire.

" Salope ! Fric ! " Cela continue, dans la salle d'attente

Donc ce jour-là de 1954, il renaît. " Viens, Michel, disait Henri. Je t'invite et on va passer du bon temps." J'imaginai, comme un imbécile, qu'il m'invitait pour m'amadouer, pour rentrer en bonne grâce avec moi, et, par répercussion, avec le père. C'était la pensée sotte d'un jeune homme de vingt ans. Je croyais que tout était possible, que je comptais beaucoup aux yeux des autres, de tous, car le père me donnait de l'importance. Oui, j'étais important, important avec l'appui du père, son amour, sa préférence. Je bénéficiais d'un bien dû, c'était naturel. Ne devinais-je pas ma ressemblance ? Oui, je devais ressembler à ma mère, la jeune femme, la tendrement aimée, la disparue, la tant regrettée. J'avais observé les larmes du père, à la remontée des souvenirs.

Donc, ce jour-là, 1954, il y a la femme dans le bistrot. Non, plutôt à la terrasse du bistrot. Il y avait la foule dans la rue, je la revois, la foule claire ; et puis je revois l'été, le feuillage des platanes, les ombres nettes, et je perçois tous ces grondements de moteurs

Michel Hadrien, dans la salle d'attente, aujourd'hui, face aux clochards, se souvient. Un quart d'heure à attendre, maintenant

" Salope... Fric..."

" Je te présente Viviane, a dit le fils aîné. Lui, c'est mon petit frère..."

Henri apparaissait gai, insouciant, souriant. C'était bien la première fois ! " Donc je te présente Viviane..." Elle aussi, tout sourire. Je fus surpris par ses grands yeux verts, et je jugeais qu'elle était appétissante. On juge tout, la

blondeur, les petits seins, les formes, les fesses, l'ondulation du corps, la voix fraîche, et la conversation... Pour Henri, pour cette femme de vingt-huit à trente ans, le bavardage allait bien, le badinage. Et ne recueillait-on pas la lumière du regard de Viviane, avec bonheur ? Tout était parfait, dans ce moment. Oui, tout était dû au cadet, même cette offre d'une jolie femme, ce cadeau que faisait Henri. Car Viviane, c'était un cadeau, constatais-je. Cette insistance du regard, des regards, ceux du frère, ceux de Viviane... On ressentait : prends, confisque, vas-y, Michel ! Ces regards de la femme qui ne me quittaient pas et qui voulaient dire : " Tu me plais, Michel, tu es beau, tu es séduisant, ton intelligence est vive et ton esprit brillant."

Je consens, exprimait Viviane, je consens à me donner, je le veux bien, avec la complicité d'Henri.

Moi, je ne voyais nulle perfidie, je ne distinguais rien de mauvais. Tout était simple, tout était facile.

Or c'était la tentation, le piège.

Je te l'offre, Michel, je t'offre Viviane. C'est bien ce qu'il fallait comprendre. Pourquoi cette générosité, pourquoi cet abandon ? Oui, pourquoi ? Pourquoi ? Or je ne me posais pas de question, alors, parce que j'étais un jeune privilégié, un habitué des cadeaux du père. C'était un cadeau du frère, à présent. Voilà une suite logique, imaginais-je.

Michel Hadrien, quel innocent étais-tu ?

Et puis les mots, dans la conversation, s'aiguisaient.

Enfin l'invitation fut formulée, brutalement.

" Tu lui plais, Michel. N'est-ce pas qu'il te plaît, Viviane ? Et toi, Michel, bien sûr, tu as envie d'elle. Alors... Elle ne demande pas mieux... "

Et l'étonnement passa en moi, tout de même.

N'était-ce pas trop merveilleux ?

Quoi ? Si brusquement elle m'était accordée. Mais...